

À PROPOS DU CATACLYSME DES ANTILLES

Paul Aveneau de La Grancière

▶ **To cite this version:**

Paul Aveneau de La Grancière. À PROPOS DU CATACLYSME DES ANTILLES. Revue Morbihannaise, 1903, pp.1-52. insu-01566941

HAL Id: insu-01566941
https://insu.hal.science/insu-01566941

Submitted on 21 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géologie du Morbihan

EXTRAIT DE LA
Revue Morbihannaise.

UNIVERSITÉ DE RENNES
INSTITUT
DE
GÉOLOGIE
FACULTÉ DES SCIENCES

A PROPOS DU CATACLYSME
DES ANTILLES

TREMBLEMENTS DE TERRE AU PAYS DE VANNES. — LES VILLES ENGLOUTIES DES CÔTES DU MORBIHAN. — L'ATLANTIDE. — LES HOMMES DES DOLMENS.

PAR

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE

Vice-Président de la Société Polymathique du Morbihan
Associé Correspondant de la Société Nationale des Antiquaires de France
Membre Correspondant de la Société d'Archéologie de Bruxelles, etc.

VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES
—
1903

A PROPOS DU CATACLYSME

DES ANTILLES

EXTRAIT DE LA
Revue Morbihannaise.

A PROPOS DU CATACLYSME
DES ANTILLES

TREMBLEMENTS DE TERRE AU PAYS DE VANNES. — LES VILLES ENGLOUTIES DES CÔTES DU MORBIHAN. — L'ATLANTIDE. — LES HOMMES DES DOLMENS.

PAR

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE

Vice-Président de la Société Polymathique du Morbihan
Associé Correspondant de la Société Nationale des Antiquaires de France
Membre Correspondant de la Société d'Archéologie de Bruxelles, etc.

VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES
—
1903

A PROPOS DU CATACLYSME
DES ANTILLES

TREMBLEMENTS DE TERRE AU PAYS DE VANNES. — LES VILLES ENGLOUTIES DES COTES DU MORBIHAN. — L'ATLANTIDE. — LES HOMMES DES DOLMENS.

Courbé sur les livres et les albums des maîtres de l'archéologie orientale, les Maspero, les Babelon, les Amélineau, les Dellatre, etc., etc., l'âme tout envahie d'une tristesse méditative à la pensée de ce cataclysme effroyable des Antilles qui, en quelques secondes, a fauché des milliers de vies humaines, j'ai vu, couchées dans leurs linceuls de pierre ou de sable, les villes fameuses de l'antiquité, Carthage aux blancs promontoires, les cités grecques de la Sicile, la campagne de Rome, avec ses acqueducs brisés et ses tombeaux ouverts, les nécropoles qui dorment leur sommeil de vingt siècles sous la cendre du Vésuve. J'ai vu les derniers vestiges des cités anciennes, autrefois fourmilières humaines, aujourd'hui ruines désertes que le soleil d'Orient calcine de ses brûlantes caresses.

J'ai évoqué les multitudes qui s'agitèrent et vécurent en ces lieux ; je les ai vues défiler devant ma pensée, avec les passions qui les consumèrent, leurs haines, leurs amours, leurs ambitions évanouies, leurs triomphes et leurs revers, fumées emportées par le souffle des temps. J'ai vu les souverains, chefs d'empires, tyrans ou héros, dont les noms ont été proclamés par les clairons de l'histoire et que l'avenir oubliera. Ils passaient comme des ombres éphémères, comme des spectres grimaçants

que la gloire enivre une heure et que la tombe appelle, reçoit et dévore. Et je me suis dit : Voilà ce que deviennent les grands peuples, les capitales géantes. Quelques pierres amoncelées, des tertres mornes, des sépultures ombragées de maigres végétaux dans les rameaux desquels le vent du soir jette sa plainte. L'histoire a enregistré les vicissitudes de leur existence, leurs grandeurs passagères, leur chute finale, mais la terre a tout enseveli. Combien d'autres dont les noms mêmes sont inconnus ; combien de civilisations, de races, de villes grandioses, gisent à jamais sous la nappe profonde des eaux, à la surface des continents engloutis.

Et je me demandais pourquoi cette agitation des peuples de la terre, pourquoi ces générations se succédant comme les couches de sable apportées incessamment par le flot pour recouvrir les couches qui les ont précédées; pourquoi ces travaux, ces luttes, ces souffrances, si tout doit aboutir au sépulcre. Les siècles, ces minutes de l'éternité, ont vu passer nations et royaumes, et rien n'est resté debout.

Où donc va l'homme dans sa course ? Au néant ou à la Lumière infinie ? La nature, souriante, encadre de ses splendeurs les tristes débris des empires. En elle, rien ne meurt que pour renaître. Des lois profondes, un ordre immuable, président à ses évolutions. L'homme, avec ses œuvres, est-il seul destiné au néant, à l'oubli ?

Non, certes, si ses œuvres meurent, lui, c'est-à-dire son âme, l'instigatrice de toutes ses créations, est immortelle.

L'impression produite par le spectacle des cités mortes, je l'ai ressentie plus poignante devant la froide dépouille de mes proches, de ceux qui de loin ou de près partagèrent ma vie.

Un de ceux que vous aimez va mourir. Penché sur lui, le cœur serré, vous voyez s'étendre lentement sur ses traits l'ombre de l'au-delà. Le foyer intérieur ne jette plus que de pâles et tremblantes lueurs; le voilà qui s'affaiblit encore, puis s'éteint. Et maintenant tout ce qui, en cet être, attestait la vie, cet œil qui brillait, cette bouche qui proférait des sons, ces membres qui s'agitaient, tout est voilé, silencieux, inerte. Sur cette couche funèbre, il n'y a plus qu'un cadavre ! Quel homme ne s'est demandé l'explication de ce mystère et, pendant la veillée lugubre, en tête à tête avec la mort, a pu ne pas songer à ce qui l'attend lui-même ? Pensées salutaires pour l'âme croyante, pleines d'obscurités et d'horreur pour le matérialiste. Ce problème nous intéresse tous, car tous nous subirons la loi. Il nous importe de savoir si, à cette heure, tout est fini, si la mort n'est qu'un morne repos dans l'anéantissement ou, au contraire, l'entrée dans un monde plus beau.

Pour le croyant, point de difficultés. Tout est prévu, tout est expliqué par Celui qui est venu sur la terre pour éclairer les hommes. Mais pour le matérialiste, pour l'incroyant, partout des problèmes se dressent. Partout, sur le vaste théâtre du monde, disent certains penseurs, la souffrance règne en souveraine, partout l'aiguillon du besoin et de la douleur stimule la ronde effrenée, le branle terrible de la vie et de la mort. De toute part s'élève le cri d'angoisse de l'être se précipitant dans la voie qui mène à l'inconnu. Pour lui l'existence ne semble qu'un perpétuel combat : la gloire, la richesse, la beauté, le talent, les royautés d'un jour. La mort passe, elle fauche ces fleurs éclatantes et ne laisse que des tiges flétries. La mort est le point d'interrogation sans cesse posé devant nous, la première des questions à laquelle se rattachent des questions sans nombre,

dont l'examen a fait la préoccupation, le désespoir des âges, la raison d'être d'une foule de systèmes philosophiques.

Malgré ces efforts de la pensée chez ces penseurs qui ne cherchent la solution du grand mystère que dans leur propre raison, l'obscurité pèse encore sur eux. Notre malheureuse époque s'agite dans les ténèbres et dans le vide, et cherche sans le trouver un remède à ses maux. Les progrès matériels sont immenses; mais, au sein des richesses accumulées par la civilisation, on peut encore mourir de privations et de misère. L'homme n'est ni plus heureux ni meilleur. Au milieu de ses rudes labeurs, dans maintes parties du globe, dans maintes régions de notre France, hélas ! aucun idéal élevé, aucune notion claire de la destinée ne le soutient plus ; de là ses défaillances morales, ses excès, ses révoltes. La foi du passé, la foi sublime qui rendait ses ancêtres semblables aux lions de l'Ecriture, s'est éteinte ; le scepticisme, le matérialisme l'ont remplacée et, sous leurs souffles, le feu des passions, des appétits, des désirs, a grandi ! Des convulsions sociales nous menacent.

Parfois, tourmenté par le spectacle du monde et les incertitudes de l'avenir, l'homme lève ses regards vers le ciel et lui demande la vérité. Il interroge silencieusement la nature et son propre esprit. Mais la nature lui semble muette. Pourtant, il est une solution à ces problèmes, une solution plus grande, plus rationnelle, plus consolante que toutes celles offertes par les doctrines et les philosophies du jour, et cette solution, que tous ces penseurs, que toute cette multitude recherche et ne veut pas voir, parce qu'elle est, sans doute, trop éclatante, repose, en outre du témoignage des sens et de l'expérience, sur la base la plus solide qu'on puisse concevoir : le témoignage de Dieu lui-même.

Je voudrais rester sur cette consolante pensée, en face du terrible problème devant lequel l'humanité entière se sent remuée. Mais non, il me faut poursuivre cette étude, et, au contraire, m'excuser d'en avoir ainsi prolongé le début.

‡

Ce n'est point de l'épouvantable sinistre des Antilles en lui-même et de ses conséquences matérielles que nous voudrions parler. Les journaux et les revues ont fourni, à cet égard, tous les renseignements que pouvait désirer notre douloureuse curiosité. Ils nous ont fait connaître aussi les diverses hypothèses par lesquelles on a cherché à s'expliquer la soudaineté et la violence du cataclysme. Tout cela est en dehors de notre programme spécial. Et quels qu'en soient, d'ailleurs, le mérite et l'intérêt, nous ne saurions trouver dans ces récits et ces indications aucun sujet de nous rassurer contre le retour de semblables surprises de la nature.

Certes, c'est quelque chose d'effroyable que la disparition soudaine d'une ville entière, l'anéantissement de la culture de toute une île — pour ne parler que de notre Martinique — et la mort de trente ou quarante mille êtres humains. Encore maintenant, parfois, l'âme atterrée devant cette hécatombe humaine s'interroge : « Ne serait-ce pas vrai ? Serions-nous victimes d'un horrible cauchemar? Oui ou non, dans la colonie française, la plus vieille colonie, celle dans laquelle le régent de France a fait planter les premiers caféiers, et qui est devenue si prospère, dans cette vieille colonie française y a-t-il eu un cataclysme, qui a englouti quarante mille personnes? » Hélas! oui. Plus de doute possible. C'est une affreuse réalité, et à laquelle l'homme, avec toute sa science, ne peut rien.

Car enfin, les tremblements de terre, les éruptions de volcans, les cyclones, les ouragans, les raz-de-marée et les inondations, force nous est bien de les subir. Les guerres et les révolutions — faucheuses de la mort parfois autrement redoutables, — si nous en souffrons, c'est parce que nous les avons déchaînées nous-mêmes, ou que nous avons permis qu'on les déchaînât. Nous nous révoltons contre l'inévitable. Nous acceptons, nous provoquons et nous préparons ce qu'il ne tiendrait qu'à nous d'éviter.

Ces choses-là échappent, sans doute, le plus souvent à la légèreté des foules. Il n'importe. Les desseins de la Providence ne sont pas à la merci des foules. Et, au moment où de toutes les bouches béantes des volcans du monde entier, s'échappent des nuages de fumée dont les flocons sement la mort, où de toute part le sol tremble et se transforme, où la mer s'agite sous la poussée furieuse de convulsions sous-marines, il n'est pas hors de propos de parler des cataclysmes, qui ont changé la face du globe et qui, peut-être, ont à jamais englouti la clef du mystère enveloppant les civilisations primordiales qui ont laissé sur notre terre armoricaine des restes d'une sauvage grandeur.

‡

Mais, avant d'aborder cette question et cet intéressant problème, nous dirons un mot des plus récents cataclysmes et éruptions volcaniques qui, on le sait, sont produites par la vapeur. On connaît par expérience, aujourd'hui, l'irrésistible puissance de la vapeur. Lorsque sa tension formée dans des chaudières intérieures dépasse le poids de la lave augmenté de la pression atmosphérique, le sommet du volcan est lancé dans les airs avec les laves, les gaz, les blocs et les cendres et tout ce qui s'y trouve.

C'est ce qui est arrivé à la Martinique comme à Krakatoa, comme à Herculanum et Pompéi. Le Vésuve, lui aussi, paraissait éteint. Des parties de plaisir étaient organisées dans son cratère embelli d'une végétation prospère. Les légions de Spartacus y avaient campé; on avait oublié ses éruptions d'ailleurs immémoriales, lorsqu'en l'an 79 de notre ère, les deux villes furent englouties sous une longue pluie de cendres dont le neveu de Pline nous a raconté l'histoire. Cependant la destruction de Pompéi et d'Herculanum n'est pas tout à fait comparable à celle de Saint-Pierre, car la plupart des habitants purent s'enfuir. Une catastrophe dont l'horreur peut être comparée à celle de la Martinique est l'éruption du Krakatoa dans laquelle 40,000 êtres humains, sur les côtes de Java et Sumatra trouvèrent la mort (1). L'explosion qui lança dans les airs le sommet de ce volcan fut d'une telle violence qu'elle secoua la terre entière et fut entendue jusqu'à ses antipodes. C'est, du reste, là le plus grand cataclysme géologique qui ait jamais été observé. Des îles furent englouties ; d'autres se créèrent, des gouffres maritimes de plus de 500 mètres existèrent en un jour. Souvenons-nous, enfin, que l'obscurité totale et la pluie de cendre durèrent dix-huit heures ; qu'un raz-de-marée amena sur le rivage des lames d'eau de 35 mètres de hauteur, lesquelles, en se retirant, emportèrent tout, maisons et habitants, couvrant des villes, dévorant des villages ; que lorsque les navires essayèrent de sonder les nouvelles rives de l'Océan, ils rencontrèrent un peu partout des groupes de cadavres entrelacés et que plus tard, en ouvrant les grands poissons, on trouva, pendant longtemps, des morceaux de têtes avec des chevelures, des ossements et des ongles. Enfin, des poussières atmosphériques restèrent et produi-

(1) Août 1883.

sirent pendant plus de deux ans les magnifiques et étranges illuminations crépusculaires dont on peut encore se souvenir.

Lors du tremblement de terre de Lisbonne, arrivé le jour de la Toussaint de l'an 1755, qui écrasa toute la population priant dans les églises, la mer s'éleva à plus de quinze mètres au-dessus du niveau moyen, redescendant de la même quantité au-dessous de ce même niveau, remonta encore et oscilla ainsi quatre fois de suite en balayant tout sur les rivages, et l'ébranlement du sol se fit sentir jusqu'en Suède et jusqu'aux Antilles, sur une surface égale à quatre fois l'étendue de l'Europe.

Ce sont là les plus grands cataclysmes qui, dans les temps modernes, ont jeté la terreur et le deuil sur l'humanité entière (1).

(1) Parmi les moins anciens cataclysmes nous citerons encore l'éruption du Laki, en Islande, qui, en 1783, fait 10.000 victimes ; celles de l'Asamayama et du Myiyama, au Japon, qui, également en 1783, la première ensevelit 48 villages sous une nuée de cendres, et l'autre coûta la vie à 50.000 personnes. En 1815, l'éruption du Timboro, dans les îles de la Sonde, ensevelit, sous une pluie de débris, 12.000 personnes et en fait ensuite mourir de faim 44.000 autres dans l'île de Lombock, par suite de l'anéantissement complet de toute végétation. Dans le Nicaragua, en 1835, le Coseguina saute en l'air, recouvrant le pays d'une couche de débris épaisse de 5 mètres, et cela jusqu'à 40 kilomètres de distance. — Quelquefois, des oscillations prémonitoires mettent assez les habitants sur leurs gardes pour leur permettre d'éviter la catastrophe et de conserver au moins la vie sauve. Ainsi, le 10 décembre 1869, les habitants de la ville d'Onlah, en Asie Mineure, effrayés par des bruits souterrains et par une première secousse très violente, se sauvèrent sur une montagne voisine, et virent de leurs yeux terrifiés la ville entière disparaître dans d'immenses crevasses qui s'ouvrirent instantanément et se refermèrent après l'avoir engloutie. — Enfin des tremblements de terre beaucoup moins importants, tels, par exemple, que celui de Nice et de Menton, en 1887, qui causa 650 morts sur la côte italienne, et mit en mouvement des surfaces considérables (600 kilomètres de diamètre). Rappelons encore le tremblement de

Le sol du Morbihan a été peu tourmenté par les cataclysmes, et ce n'est que dans une certaine mesure qu'il semble avoir participé aux premières et aux dernières perturbations du globe. Nous parlons là géologiquement, bien entendu, car, en remontant à une époque relativement plus rapprochée de nous, mais qui cependant remonte aux temps dits préhistoriques, nous verrons qu'il a subi de terribles bouleversements.

Nous l'avons dit, les cataclysmes sont inévitables et nous n'y pouvons rien. Un certain nombre nous sont connus, et plusieurs datent de notre époque.

Ici même, chez nous, en notre Morbihan, n'a-t-on pas, tel qu'en fait foi un très intéressant article que que nous avons lu dernièrement dans l'ARVOR (1), eu à subir, au temps jadis, de terribles tremblements de terre? Nous nous en doutions, mais nous ne savions rien de précis à ce sujet. Et c'est grâce au délicat écrivain, l'érudit et distingué auteur des *Notes d'histoire locale* qui charment si agréablement les lecteurs de l'ARVOR, que nous connaissons les convulsions sismiques qui, il y a six siècles, jetèrent la terreur et la désolation au sein de nos populations bretonnes. Qu'on lise plutôt le curieux récit suivant.

« La *Chronique de Saint-Brieuc*, commencée en 1294, nous apprend que, sous le règne de notre duc Jean I^er^, dit *le Roux*, des tremblements agitèrent successivement, pendant 40 jours, les diverses parties de la Bretagne, et

terre qui, en 1891, se traduisit au Japon par le chiffre de 7.000 morts et de 17.000 blessés. Enfin, remontant plus loin, nous citerons le tremblement de terre qui, en l'an 526 de notre ère, secoua tous les rivages de la Méditerranée, causant la mort de 120.000 habitants selon les uns, de 200.000 suivant les autres.

(1) N° 97, 25 mai 1902.

qu'ils furent *continuels* à Vannes, où, entre autres nombreux dommages, on eut à déplorer la ruine d'un grand nombre de maisons (1).

« Ces secousses, ajoute la Chronique, se produisaient nuit et jour, et la population Vannetaise devait être aussi effrayée, pendant ces longues semaines, que les habitants de Saint-Pierre pendant les jours qui précédèrent la catastrophe, malgré tout imprévue, du 8 mai.

« Nous ne pouvons savoir à quelle époque précise eut lieu dans notre ville ce bouleversement.

« Jean Ier, qui monta sur le trône ducal en 1237, mourut en 1286, après un règne de 51 ans. C'est lui qui rebâtit le château de Sucinio, où naquirent plusieurs de ses enfants, qui sont enterrés dans l'église de Saint-Gildas de Rhuys. Quand se produisirent les secousses violentes dont eurent à souffrir les maisons de nos ancêtres ? Deux mots du texte cité par Dom Morice nous portent à croire que ce fut dans les dernières années de ce règne si long.

« *Ante mortem ipsius*, avant la mort de ce prince, dit la Chronique ; elle aurait, ce semble, employé une autre expression, si elles s'étaient produites longtemps auparavant. Nous pouvons donc croire que ce long et menaçant tremblement de terre eut lieu sous l'épiscopat de l'évêque de Vannes Hervé Bloch, qui fut sacré à la fin de 1279 et mourut quelques mois après le vieux duc Jean. »

L'auteur de ce très intéressant article nous semble, quant à l'époque, absolument dans le vrai.

Le sol morbihannais ne fut-il jamais autrement secoué dans les siècles qui suivirent ou ceux qui précé-

(1) Terra tremuit per spatium quadraginta dierum per totam Britanniam pluries, tam de die quam de nocte, et maxime apud Venetum, quia ibi tremuit continue, et fuerunt ibi multa damna, et multa edificia corruerunt. (Dom Morice, *Preuves*, I, fol. 41.)

dèrent le terrible tremblement de terre de la fin du XIII[e] siècle ?

Grâce au document ci-dessus, nous en avons trouvé un certain nombre d'autres, à l'aide desquels nous avons pu dresser une liste à peu près complète des révolutions souterraines qui, plus ou moins violentes, soulevèrent le sol breton, souvent tout entier, et firent tressaillir d'angoisse nos ancêtres pendant la longue suite de siècles qui se sont écoulés depuis l'an 580.

Comme on le verra par le tableau qui suit l'opinion, universellement accréditée dans la France occidentale, d'après laquelle nos pays de l'ouest seraient tout à fait à l'abri des phénomènes sismiques, sera suffisamment réfutée.

D'après tous les anciens chroniqueurs et, à leur suite, les auteurs modernes, ce serait en l'an 580 qu'aurait eu lieu l'engloutissement de la ville d'*Herbauge* et celui de la forêt circonvoisine, au pays nantais. C'est à ce cataclysme que serait dû le lac de Grandlieu. « Ce qu'il « y a de sûr, rapportent les auteurs, c'est qu'en ce « siècle-là, cette partie de la Bretagne fut affligée d'ou- « ragans et de tremblemens de terre considérables ; et « que, de nos jours, on trouve dans les environs de ce « lac, ainsi que dans les vastes marais de Montoir, une « grande quantité d'arbres souterrains, semblables à « ceux qui nous sont restés de l'antique forêt de Scis- « cy, dans le voisinage de Dol et dans les grèves du « Mont-Saint-Michel (1). »

L'an 583, la Bretagne tout entière fut ébranlée par

(1) Voir Ogée, art. *Montoir* et *Saint-Philbert-de-Grand-Lieu* ; Dom Morice, *Lyc. arm.* — Abbé Manet, *Hist. de la petite Bretagne-Armorique*, t. II, p. 120, 121, 122. — La Submersion d'Herbauge. — D'après la légende, Herbauge avait été bâtie dans un vallon délicieux qu'ombrageait alors une vaste forêt, par les plus riches citoyens

de furieuses secousses (1). Ce bouleversement général coïncide, comme le font remarquer les auteurs, avec la légende de la ville d'Herbauge.

En mars 709, tous s'accordent à dire qu'un terrible tremblement de terre fut particulièrement ressenti au Mont-Saint-Michel et dans dans l'archipel anglo-normand (2). Il en aurait résulté « cette marée aussi fatale

de la partie méridionale de Nantes échappés au fer de Jules César, vainqueur de Vénètes. Le commerce y avait centuplé la fortune de ces heureux du siècle : mais en même temps le luxe y avait charrié tous les vices des Romains. Saint Martin de Vertou (*) ayant essayé en vain de convertir cette cité pécheresse, le Ciel se fit le vengeur du mépris de ses habitants pour les remontrances du saint ; et aussitôt, des eaux jusque-là inaperçues firent éruption d'une caverne profonde. Le vallon où était la Babylone des Bretons fut tout-à-coup entièrement submergé, et elle pareillement. En moins d'une heure, dit l'auteur de la *Vie des Saints de Bretagne*, tours, murs, châteaux, tout fondit en abîme ; et en leur place se fit un grand lac de sept lieues de circuit qui s'appelle à présent le lac de Grand-Lieu. Pour perpétuer le souvenir de ce châtiment terrible, poursuit-il, l'hôtesse de saint Martin, à qui il avait fait défense de regarder en arrière « oyant le fracas et tintamarre que « causoient la cheute des édifices, les cris et lamentations de « ceux qui périssoient, se détourna pour regarder ce que c'estoit ; « mais elle en fut punie sur le champ ayant été convertie en une « statue de pierre. » — *Vie des Saints de Bretagne*, Ed. Kerdanet, p. 649. « — MANET, p. 120. — « Par un effet fort singulier d'acoustique, dit « M. de Marchangy (*Tristan le Voyageur*, t. I, p. 359), qui cite à « l'appui de ce qu'il avance les *Mémoires de l'Académie Celtique*. (t. V, « p. 94 et 95), le bruit des cloches de Nantes, située à deux lieues, « semble sortir du fond de cet abîme. » Les paysans d'alentour, plus précis, prétendent que c'est le son de celles de la ville engloutie. (MANET, p. 122.)

(1) MANET, t. II, p. 123, toujours d'après les anciennes Chroniques.

(2) *Ibidem*, p. 144. — Alexandre CHÈVREMONT, *Les Mouvements du sol sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton*. — Léon VIGNOLS, *Les Tremblements de terre en Bretagne depuis 709*. — Annales de Bretagne, t. XI, 1895, p. 466-470.

(*) L'an 550, ou à peu près, un pieux solitaire appelé Martin, originaire de Nantes, bâtit dans la forêt de Vertou une abbaye en l'honneur du précurseur de Jésus-Christ, dite depuis Saint-Martin-de-Vertou (MANET, p. 104.)

« qu'extraordinaire, dont parle la Chronique, qui fit « passer sous le domaine de l'Océan tous les environs « de la ville d'Aleth, à prendre depuis le cap Fréhel « jusqu'au Cotentin ; isola le monticule où est main- « tenant la ville de Saint-Malo, et creusa son port ; « forma la baie actuelle de Cancale et du Mont-Saint- « Michel ; opéra enfin sur *toutes nos côtes plusieurs autres* « *ravages horribles* (1). »

En 811, on constate la continuation de bouleversements surtout dans la région du Mont-Saint-Michel (2).

Du 22 au 29 octobre 842, le sol des îles anglo-normandes fut ébranlé et, dans toute la France, on perçut des bruits souterrains (3).

Des secousses désastreuses éprouvèrent en 1039 le golfe normanno-breton, l'Angleterre et l'Anjou (4).

Elles se répétèrent en 1091 dans les mêmes pays. Et, cette même année, il y eut un grand tremblement de terre en Bretagne. Les anciens textes n'en donnent pas la date (5).

En 1112, la partie septentrionale de la Bretagne éprouva de nouveau un « horrible tremblement de terre ». On en ignore la date. Le 26 avril de la même année le monastère du Mont-Saint-Michel fut en partie consumé par la foudre (6).

Peut-être cette catastrophe coïncide-t-elle avec le tremblement de terre ?

Le 16 juin 1117 fut un terrible jour pour notre province, et l'année suivante son sol fut fortement secoué. Qu'on écoute plutôt le chroniqueur : « En cetui temps

(1) MANET, t. II, p. 144.
(2) MANET, *op. cit.*, t. II. p. 151.
(3) Alexandre CHÈVREMONT, *op. laud.* Léon VIGNOLS, *op. laud.*
(4) CHÈVREMONT, *op. cit.* — VIGNOLS, *op. cit.*
(5) MANET, t. II, p. 255. — CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. laud.*
(6) MANET, t. II, p. 261. — CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. laud.*

« fûrent tonnerre, gresle et tempeste ; et le soleil rouge « comme s'il ardît (s'il eut été en feu) : puis, la vigile « de Noël, fist un vent très véhément qui arracha les « forests, et abattit les maisons ; et souffrit la lune « esclipse. — L'an suivant, fust grand tremblement de « terre, qui subvertit (renversa) les édifices et les « arbres actuellement fischez: et la cité de Nantes fust « misérablement bruslée le 1er mai (1). »

Tous les anciens chroniqueurs, d'après les vieux textes, s'accordent à dire que les années 1112-1117, 1119 (20 décembre), 1115 (14 avril) furent horriblement tourmentées. Il y eut des tempêtes effroyables dans le golfe normanno-breton ; les tours et les pinacles des églises furent renversés ; le ciel était en feu et la lune couleur de sang. Enfin un épouvantable tremblement de terre jeta la terreur dans le golfe normanno-breton ; le monastère du Mont-Saint-Michel fut incendié par la foudre, dont les éclats, terribles, accompagnaient les secousses du sol (2).

Au commencement d'avril 1155, on ressentit de violentes secousses au Mont-Saint-Michel et à Tombelaine (3).

En 1161, il y eut un tremblement de terre dans le Cotentin et dans les îles anglo-normandes (4).

« Le 14 août 1284, s'éleva une bourrasque horrible « qui causa de très grands ravages dans toute notre « province (5). »

Fût-elle accompagnée de mouvements sismiques ? Le chroniqueur ne le dit pas.

(1) MANET, t. II, p. 263.

(2) MANET, t. II, p. 261 et 263. — CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. cit.*

(3) VIGNOLS, *op. cit.* et de PARVILLE, *Causeries scientifiques* (Journal des Débats, 16 janvier 1896).

(4) CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. cit.*

(5) MANET, t. II, p. 363.

Le 8 octobre 1286, le duc Jean Ier mourut, et fut inhumé dans l'abbaye de Prières dont il était le fondateur (1). C'est une date que nous trouvons, laquelle coïncide parfaitement avec le grand tremblement de terre dont nous avons parlé ; elle ratifie absolument l'opinion de l'auteur des *Notes d'histoire locale* de l'ARVOR.

« Pendant *les quarante jours qui précédèrent son décès*, la « terre trembla à diverses reprises dans toute la pro- « vince ; surtout dans les *environs de Vannes*, où les se- « cousses de jour et de nuit se succédèrent presque sans « interruption, ce qui causa beaucoup de dommages. « Ces terribles commotions, ajoute l'auteur de cet écrit, « se répétèrent également durant presque *toute l'année* « *suivante*, mais à de plus longs intervalles (2). »

L'année 1287 fut, on le voit, également très troublée.

Le 5 novembre 1386, on ressentit à Nantes de violentes secousses qui se répétèrent, avec plus de force, le 28 mai de l'année suivante en plusieurs endroits de la province. Ce dernier tremblement de terre inspira d'autant plus de terreur, qu'il fut accompagné de coups de tonnerre « aussi épouvantables que multipliés (3). »

L'année 1427 fut cruellement éprouvée. Un tremblement de terre se fit sentir depuis Montpellier jusqu'en Hollande. La ville de Nantes fut en partie renversée ; 13 villages furent engloutis dans la contrée de Dol et 55 en Hollande (4).

« Au mois d'août et de septembre 1509, se firent « sentir dans toute l'Europe des secousses redoublées « d'un furieux tremblement de terre. — Constanti- « nople spécialement en fut affligée durant un mois ; « au point que presque toutes ses murailles en furent

(1) MANET, t. II, p. 363.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, t. II, p. 422.
(4) CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. cit.*

« renversées, et que plus de treize mille personnes y « périrent (1). »

En 1544, on ressentit à Rennes un tremblement de terre si violent « que les meubles s'entre-choquèrent dans les maisons. » La date exacte n'a pas été conservée (2).

Le mercredi 12 novembre 1584, à 7 heures du soir, le Mont-Saint-Michel fut terriblement secoué (3).

Le même phénomène se répéta le 10 mars, entre 7 et 8 heures du soir, en l'année 1619 (4).

Le 6 juillet 1640, à 10 et 11 heures du soir, un violent tremblement de terre se fit sentir au Mont-Saint-Michel, en *Bretagne* et en Normandie (5).

Le 19 avril 1705 le sol morbihannais fut très probablement secoué, ainsi que nous le voyons dans les registres paroissiaux de la commune de Bieuzy. « Le « dix-neufviesme avril mil sept cent cinq, un diman- « che, entre onze heures et midy, il y eut un si grand « tremblement de terre que les maisons et les meubles « en icelles et vitres se remuaient visiblement ; en foy « de quoy j'ay signé lesdits jour et an que devant. « (Signé :) Jacques Lestrat, presbtre, recteur (6 . »

Le 13 janvier 1725, il y eut un tremblement de terre aux pays de Guérande et du Croisic. Peut-être fut-il également ressenti ailleurs (7).

(1) MANET, t. II, p. 519.

(2) *Ibidem*, p. 539.

(3) VIGNOLS et de PARVILLE, *op. cit.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Anciens registres paroissiaux* de Bieuzy. — ROSENZWEIG et ESTIENNE, archivistes, Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, t. V. (Archives civiles. — Série E, supplément.)

(7) VIGNOLS, *op. cit.* — Registres de l'Académie des Sciences. *Procès-Verbaux manuscrits des Séances*, t. 44, année 1725, fos 95. (Bibl. de l'*Institut.*)

Le 22 juin 1770, la région de Dol fut de nouveau éprouvée par des secousses qui, sans doute, provoquèrent l'envahissement subit du marais par les eaux (1).

Le 3 et le 4 août 1826, on ressentit des secousses à Saint-Malo (2).

XIX^e^ siècle. — (On ignore la date exacte.) Des secousses, accompagnées d'un coup de vent très violent, furent ressenties à Nantes ; l'atmosphère était comme en flammes (3).

Dans la nuit du 28 au 29 mai 1881 deux secousses ébranlèrent le sol dans les environs de Guingamp (4).

Enfin le 6 décembre 1895, à 4^h^ 1/2 du matin, et le 7 à 9^h^ 1/2 du matin, tout le sol de la Bretagne fut plus ou moins légèrement secoué. C'est ainsi qu'à Lorient, le 7 décembre, on ressentit trois petites secousses ; il y eut de la vaisselle brisée, des glaces et des cadres tombés. Nous ressentîmes nous-même quelques secousses à Malguénac (Morbihan).

Le 6, à Dragueville (Manche), on perçut un bruit souterrain « comme le roulement d'une charrette lancée au galop » ; les murs et les planchers furent ébranlés. Au Mont-Saint-Michel, on ressentit des secousses légères, mais au donjon du Mont, les trépidations furent effrayantes. Le même tremblement de terre se fit sentir à Granville, Avranches, Pontorson, Dol, Saint-Malo. A Cuguen, la vaisselle fut violemment agitée, il y eut des vitres brisées. Tout l'ouest fut secoué (5).

Avons-nous cité tous les mouvements sismiques qui, plus ou moins violents, se firent ressentir dans notre région? Nous ne le pensons pas. Il est, en effet, plus que

(1) CHÈVREMONT et VIGNOLS, *op. cit.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) VIGNOLS et de PARVILLE, *op. laud.*

probable qu'un grand nombre d'autres manifestations se produisirent, pendant le long cours des ans qui nous sépare du VI[e] siècle. Bénignes, elles n'attirèrent pas l'attention : violentes elles ne furent pas consignées. Rien d'étonnant à cela, car, comme le fait remarquer M. Vignols, la plupart datent d'époques auxquelles on n'avait pas les moyens, et généralement pas l'idée, d'en faire des objets d'étude.

Quoi qu'il en soit nous avons cité vingt-neuf manifestations ou séries de manifestations parfaitement établies. On ne dira plus maintenant que notre région est à l'abri de phénomènes sismiques.

Depuis un grand nombre d'années, les tremblements de terre ne furent chez nous, il est vrai, que de simples alertes qui n'eurent pas de bien terribles conséquences. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, on l'a vu, et plût au Ciel que les jours tristes du XIII[e] siècle, particulièrement, ne reviennent pas.

‡

Au delà du VI[e], c'est l'obscurité ! Nous ne savons rien, absolument rien de ces siècles qui disparaissent dans la nuit des temps. Et même, si cette période qui s'étend du VI[e] au I[er] de notre ère nous était quelque peu connue, peut-être nous révélerait-elle de terribles cataclysmes survenus dans notre région, qui nous expliqueraient bien des hypothèses émises. Nous en dirons autant de celle qui s'écoule du VI[e] au X[e] siècle.

Remontons-nous encore plus haut dans l'antiquité ! De textes ? Aucun, bien entendu. Alors examinons et étudions le sol.

« Grâce à Dieu, comme l'écrit si allégrement l'auteur « des *Notes d'histoire locale* de l'ARVOR, nous ne sommes « pas au pays des volcans, et, chez nous, le sol ne tremble « pas plus que les hommes. » Nous avons plus de con-

fiance dans les hommes que dans le sol. Ces derniers se montreront, nous osons l'espérer, toujours les mêmes. Ils n'ont pas sensiblement changé depuis que nous les connaissons par les textes, tandis que le sol, il n'est pas, à coup sûr, voué au perpétuel repos. Quant aux volcans, en effet, nous n'en voyons pas de traces dans la région. Aucune cime de colline n'accuse un vieux cratère ! En est-il de même partout en Bretagne ? Nous l'ignorons. Et cependant, si nous devons croire certains auteurs, il y en aurait eu.

A quelque distance de Tréguier, selon Buffon, on remarque les traces d'un volcan éteint (1). Enfin, nous lisons dans les *Recherches sur la Bretagne* par Delaporte, le passage suivant : « La commune de Poligné « (près Bain) est située à environ deux myriamètres et « demi de Rennes, sur la route de Nantes : on y voit « une colline qui a environ 896 mètres de longueur sur « 84 de hauteur. Plusieurs naturalistes regardent « comme certain qu'il y avait autrefois en cet endroit « un volcan dont le cratère s'est fermé : ils donnent « pour preuve de leur opinion la nature des pierres « qu'on y trouve en grande quantité. Buffon dit que le « tripoli est une terre cuite par des feux souterrains, et « celle qu'on trouve à Poligné a cette qualité : elle rend « un son égal à celui de la tuile bien cuite. Depping, en « décrivant les merveilles de la nature en France, s'ex- « prime ainsi : « Le tripoli, substance argileuse qui a « été desséchée et calcinée par un feu lent, se trouve « à Poligné, près Rennes, où des arbres entiers ont été « transformés en cette matière.

« Patrin dit que les tripolières de Poligné offent une « singularité remarquable, en ce qu'on y trouve des « arbres entiers convertis en tripoli.

(1) Buffon, t. XII, p. 319. — Manet, t. I, p. 66 (note).

« Un autre naturaliste dit que « les pierres de Po-
« ligné annoncent que le feu y a passé ; que ce sont de
« vraies pierres brûlées, un véritable tripoli (1). »

Quoi qu'il en soit, et sans nous occuper autrement des soi-disant volcans armoricains, ne voyons-nous pas nos côtes se transformer tous les jours un peu. Nul ne peut le nier. Et ces empiétements de la mer, ces rivages déchiquetés, ces roches à peine immergées, ces îles, ces îlots encore émergés tout autour de nos côtes, ne sont-ils pas des documents, muets, c'est vrai, mais non moins affirmatifs ?

‡

Partout, de l'embouchure de la Laita à celle de la Vilaine, sur nos côtes morbihannaises, on parle de terrains et de villes engloutis. Ces légendes, nées, sans doute, de terribles cataclysmes, ont défié les siècles !

Et si, suivant les contours du rivage, on s'attarde à recueillir des traditions, et, sur les lieux mêmes, à en examiner la vraisemblance, on est, parfois, étonné de leur concordance avec les observations scientifiques.

Tantôt des rivages entiers ont disparu ; tantôt, au contraire, là où autrefois la mer brisait ses flots, s'étend une longue plaine ou bien des champs, et des prairies semés d'arbres.

Alors que devons-nous penser ; faut-il donc rejeter ces légendes conservées de père en fils ? Ne sont-elles que des fables ? Nous ne le croyons pas.

Les côtes de l'Armorique, en face de l'Atlantique, sont largement et profondément ouvertes : là, l'Océan a toute sa puissance, rien ne l'arrête, ses longues lames viennent du fond de l'horizon sans obstacle, jusqu'à cette terre bretonne qui semble se détacher en avant

(1) D LAPORTE, *Recherches sur la Bretagne*, t. II, p. 149 et 150.

pour leur résister. Ainsi qu'un fort de granit, l'Armorique a devant elle une armée qui l'assiège et l'assaille incessamment de ses vagues innombrables, lutte de la force immobile contre l'action qui ne se repose pas.

En ce combat qui dure depuis des siècles, la terre, si rude qu'elle soit, a été vaincue : l'Océan, avançant d'un mouvement lent et continu, pied à pied, gagne un peu chaque jour ; il sape, il ronge, il mine ; il s'insinue patiemment par les plus faibles endroits. Ici, s'enfonçant dans le sol, il perce des puits ouverts en entonnoirs, de hautes arcades sous lesquelles il passe comme un triomphateur, en élevant sa rumeur qui ressemble à celle d'un peuple ; là, il creuse des grottes profondes, des cavernes sonores dont il heurte le fond d'un coup sourd de ses lames, comme un bélier qui bat une muraille.

Mais, à de certains jours, jours souvent compliqués de phénomènes telluriques, la mer ramasse toutes ses forces, hérisse son dos de vagues et se précipite contre la terre chancelante d'un élan si violent et si emporté qu'elle franchît d'un coup les remparts de granit ; l'enceinte est entamée, la brèche est ouverte, une vaste étendue s'efface sous les flots. L'assaut de la mer a réussi, la voilà établie en cette place, elle n'en sortira plus. De l'ancienne enceinte de la terre, il ne reste çà et là que quelques roches isolées, bastions séparés du corps de la place, perdus au milieu de l'ennemi et destinés, tôt ou tard, à être engloutis.

C'est à la suite de ces cataclysmes, envahissements de la mer, soulèvement et engloutissement du sol, qu'une suite de criques, d'anses, de baies ont été creu sées dans les terres ; que des caps et des promontoires s'avancent dans la mer ; que de petites îles et des rochers nus ont été semés sur la plaine azurée et que le flot entoure d'une écume argentée. C'est ainsi, enfin, qu'ont été découpées, sans doute, dans la masse de la

presqu'île les grandes baies de Brest, de Douarnenez, d'Audierne et de Quiberon.

Nos côtes n'ont pas toujours eu l'aspect qu'elles ont actuellement. C'est un fait avéré, et, ces baies, ces anses sont autant de conquêtes de l'Océan. Les terribles cataclysmes ont, de tout temps, été considérés par les peuples comme des effets de la colère de Dieu. La science qui examine ces rocs et ces rivages, qui sonde les flots des mers, explique les révolutions de la terre par quelque mouvement naturel dont elle ne pénètre pas les causes multiples. Quand quelques échappés au désastre, reviennent après la tempête et interrogent d'un pas hésitant le sol bouleversé, ils trouvent, à la place des lieux qu'ils cherchaient, la mer, la mer qui s'étend au loin ; où était une ville, les flots ; la vague, maintenant apaisée, lèche doucement le rivage, et, sous cette eau étincelant au soleil, rien de ce qui est englouti ne paraît.

Le sentiment de la justice divine alors s'éveille ; ils se disent que ce peuple, emporté tout d'un coup, n'a pu être frappé sans l'avoir mérité : les actions du passé se lèvent devant eux, et des fantômes paraissent dans l'air, montrant du doigt l'abîme. La légende est désormais née. Les pères en transmettent le souvenir à leurs enfants, et ceux-ci le répètent aux générations qui suivent, et ainsi se perpétue la tradition vivante, immortelle, qui ne sépare pas le crime de la peine, la cause de l'effet.

‡

La ville d'Aïse.

C'était au début de l'automne, il y a deux ou trois ans, que, me trouvant seul sur le rivage, non loin du Port-Blanc de Saint-Pierre-Quiberon, j'allais rêveur.

Le soleil ne paraît pas dans le ciel, dont la voûte im-

mense est toute couverte de petits nuages ; pas un souffle de vent ne les pousse ; nul oiseau ne chante, nul insecte ne murmure ; seul, le vol des goëlands anime ce paysage ; une paix solennelle s'étend sur les cieux, la terre et les eaux ; la nature est enveloppée dans un calme puissant.

Quand, subitement, je vis à l'horizon un nuage noir, très noir, qui monta vite, très vite ; bientôt le vent s'élèva, il poussa les nuages, et le ciel revêtit une teinte de plomb ; les goëlands jettèrent des cris stridents. Le vent souffla, courbant les maigres arbres du rivage, éleva des bruits nouveaux, des murmures qui se prolongèrent, des sifflements brusquement arrêtés, des sons plaintifs. Je pensai à la légende de la ville d'Aïse. Je me hâtai, car déjà une pluie fine et serrée tombait. J'avisai une pauvre hutte adossée à la falaise. J'y entrai. Là, un vieux pêcheur raccommodait ses filets. A peine s'il me regarda. Je m'excusai et lui demandai d'user de son abri pendant quelques instants. Il me montra une grosse pierre, à la surface large et polie. Je compris et m'asseyai. Devant nous, la mer, si calme auparavant, se soulevait déjà menaçante et l'écume frangait la crête des lames.

Le souvenir de la ville d'Aïse me hantait ; une question me brûlait les lèvres ; doucement, je questionnai le vieux loup de mer.

— « Ici, sur le plateau des Bervideaux, existait, il y a bien longtemps, une ville qui s'appelait Aïse », me dit-il (1). « Un jour, par une grande tempête, la mer se souleva et l'engloutit tout entière. Alors, les flots qui venaient de noyer Aïse et ses habitants s'arrêtèrent, subitement calmés, juste à la limite où nous sommes. De la ville, il ne resta rien ; où s'élevait ses maisons, s'étendit

(1) Ce plateau, nommé aussi Berbido, est situé à l'ouest et à dix kilomètres du Port-Blanc de Saint-Pierre-Quiberon.

la mer qui la recouvre encore, dans les plus basses marées, de trois mètres d'eau. Longtemps à la mer basse, on vit, au fond de l'eau, des murs et des monceaux de pierre. Puis, peu à peu, la mer furieuse emmena ces ruines au fond de ses abîmes.

« Ces murs, Monsieur », me dit-il, « étaient bien ceux de la ville d'Aïse, dont les habitants venaient à la messe à dos d'âne, en passant, pour se rendre à Kermorvant, dans la presqu'île, sur une chaussée de galets. Maintenant elle est là, au fond des flots à jamais perdue, et l'œil de l'homme ne la verra plus. »

Puis il ajouta :

« Seul, à la nuit, quand le pêcheur s'apprête pour le retour, au milieu du choc retentissant des vagues, il entend dans l'ombre des clameurs désolées et de lamentables sanglots : ce sont les cris des engloutis de la ville d'Aïse. »

Des vagues, maintenant, monstrueuses, roulaient sur les écueils, s'y déchiraient en larges nappes, et, pressées l'une par l'autre, venaient frapper les rocs à pic du rivage, leur donner l'assaut et monter contre leur muraille impassible, pour retomber à leurs pieds en glauques remous.

Je pris congé du vieux pêcheur. Il était content de l'attention avec laquelle je l'avais écouté.

— « Il n'y avait autrefois », me dit-il, « entre l'île de Houat et la pointe de Quiberon, qu'un saut de cheval et maintenant il y a deux lieues. »

Je sus aussi quelques temps après qu'on avait mis au jour dans l'île de Houat une route cimentée qui pourrait bien être une voie romaine, et qui indiquerait qu'à l'époque romaine l'île était encore réunie au continent.

D'autre part mon excellent collègue de la Société Polymathique, M. Mahé, de Locmariaker, m'écrit « qu'il

a entendu parler, il y a longtemps, d'une pièce curieuse trouvée aux archives de Quiberon et signée du curé de l'endroit. Cette pièce excuse les habitants des Bervideaux d'avoir manqué à la messe du dimanche à cause du gros temps et du mauvais état de la mer. »

‡

Je voulus corroborer les dires du vieux pêcheur, et ceux de la légende avec les données scientifiques acquises, je fus frappé de leur parfaite concordance. Qu'on en juge plutôt.

« Tous les navigateurs du pays déclarent unanimement, écrit M. l'abbé Collet (1), qu'il existe une longue chaîne de rochers sous-marins, entre la pointe ouest de Quiberon et celle d'Erdeven. Les îlots de Teühiec et de Ruellan, ainsi que ces rochers innombrables qui sont à fleur d'eau, dans cette direction, en ont fait partie autrefois... A cette époque fort reculée, la configuration des terres, dans ces parages, était toute différente. La baie et la falaise de Quiberon devaient être une belle plaine couverte de forêts, comme le veut la légende quiberonnaise. Cette presqu'île elle-même devait être unie aux îles de Houat, d'Hœdic et de Belle-Ile, par une longue chaîne de montagnes allant de la pointe de Conguel à Houat...

« En résumé, finit-il, si nous nous reportons à l'origine des continents, Quiberon, la falaise, la baie et les îles adjacentes ont été reliés au continent par une longue chaîne de montagne allant de la pointe de Beg-en-Aud, en Saint-Pierre, à la pointe de Kerhouët, en Erdeven.

« Plus tard, lorsque l'Océan rompit cette digue de

(1) *Bull. Soc. Polymathique*, 1871, p. 50, 51, 52. — Abbé Collet, *Origine des falaises de Quiberon et d'Erdeven.*

montagne, Quiberon devint île, puis presqu'île, par suite de la formation de la falaise. Ce dernier phénomène est de beaucoup antérieur à la période celtique, et se perd dans la nuit des temps, quoique rentrant dans la division géologique des terrains d'*alluvions modernes.*

« Les falaises de Beg-Conguel et de Saint-Pierre sont postérieures à nos monuments celtiques, mais antérieures à la domination romaine. Cependant la falaise de *Plad-er-ré*, en Erdeven, est postérieure à cette dernière période. »

Et à propos de cette falaise M. l'abbé Collet dit : « Ne pourrait-on pas supposer que l'ensablement de cette dernière plage remonte au IV^e^ ou V^e^ siècle de notre ère, époque qui coïncide avec la tradition locale qui attribue la destruction de la ville d'Is (Aïse), à une inondation de la mer. Cette légende est connue partout avec quelques variantes, mais elle prouve au moins de grands changements sur nos rivages. »

Je pourrais accumuler bien d'autres preuves. Je me contenterai de citer une plature rocheuse, sur laquelle se voit un amoncellement de gros blocs ayant l'apparence d'une ruine de dolmen. Cet écueil, nommé *Karek-Louiss*, est distant de la pointe de *Legenesse* au sud de Carnac, d'environ 300 mètres. Il se découvre, dans les grandes marées, d'environ 75 mètres (1).

La plature de *Karek-Louiss* a dû appartenir à la terre ferme, et il est possible que les blocs qu'on remarque soient un dolmen ruiné, submergé lors de l'affaissement de la baie de Quiberon.

(1) *Bull. Soc. Polymathique.* Procès-verbal du 26 juin 1894. Le dolmen prouverait que l'affaissement est postérieur à son érection.

‡

LES CHATEAUX DE CASTEL-RUIZ ET DE CASTEL-LOPERREC.

Ce cataclysme a laissé des traces profondes dans toute cette région. C'est ainsi qu'on conte, à Locmariaker, une fort jolie légende.

Il s'agit de la disparition de *deux châteaux* engloutis dans une nuit de tempête, et dont on voit encore les ruines à quelques centaines de mètres du rivage, vis-à-vis du remarquable dolmen des *Pierres-Plates*.

En voici le récit tel qu'il m'a été rapporté par M. Mahé, qui le tenait lui-même d'un vieux pêcheur (1).

« Quand j'étais enfant, j'allais, à chaque marée, avec un vieux patron de barque, tendre des lignes de fond appelées *baos*, près d'un rocher de forme bizarre, nommé *Castel-Ruiz*.

« Un jour, pendant que nous amorcions les *baos*, le vieux pêcheur me raconta la légende suivante :

« Il y avait ici autrefois un magnifique château dont ces rochers ont conservé le nom. C'était le château de *Castel-Ruiz*.

« Le propriétaire, homme méchant et redouté dans tout le pays, n'y faisait que de rares apparitions pendant la saison des chasses, et encore était-ce pour commettre toutes sortes de déprédations dans la presqu'île, comprise entre Auray et Locmariaker.

« Il avait pour voisin de campagne le sire de Loperrec, dont le château se trouvait de l'autre côté du petit bras de mer de l'anse de Kerlud. Ce dernier possédait une unique enfant, jeune fille la plus belle du pays. Un jour, au pardon de Notre-Dame-de-Locmaria, par

(1) Tous mes meilleurs remercîments à M. Mahé qui, déjà à plusieurs reprises, m'a fait connaître de bien curieuses traditions.

malheur pour elle, le sire de Ruiz la vit; car sa beauté lui inspira une grande passion. De ce moment, il n'eut plus qu'une pensée : enlever la belle jeune fille et l'emmener loin, bien loin du château de son père, dans un autre pays.

« Son plan fut vite tracé. Il choisit, pour accomplir son forfait, la plus horrible nuit qu'un vieux marin ait jamais vue... Le vent ébranlait la terre, la mer se soulevait en montagne... Il emportait sa proie, quand, tout à coup, au milieu de l'ouragan, un éclair épouvantable illumina tout l'Océan. La mer monta, monta tellement que, quand le jour parut, le pays avait complètement changé !

« Castel-Ruiz, Castel-Loperrec avaient disparu, engloutis dans les eaux. Toute la campagne au loin était couverte d'une couche épaisse de sable fin. On ne sut jamais ce que devinrent les héros du drame, mais une chapelle, dont on ne voit aujourd'hui que quelques ruines, fut élevée au bord du rivage, sous le vocable de *Itron-Varia-er-Croïsty* (Notre-Dame-du-bon-Retour).

« Les femmes de marins, depuis longtemps sans nouvelles, y viennent encore prier pour en obtenir. »

Cette légende concorde parfaitement, comme on a dû le remarquer, avec les observations scientifiques de M. l'abbé Collet.

‡

Si, poursuivant nos investigations, nous étudions le *golfe du Morbihan*, nous sommes frappés des bouleversements survenus à différentes époques, dans la configuration de ses rivages et des îles.

Jadis le contour des terres, dans le golfe, était tout différent. Les îles ou la plupart appartenaient à la terre ferme. Par suite d'affaissement ou de submersion et aussi d'érosion, les vagues ont remplacé des cam-

pagnes autrefois fécondes. Des terres, des îles ont complètement disparu, et, seuls aujourd'hui, émergés au milieu de la mer, des écueils témoignent de leur existence et de leur emplacement.

Les vestiges romains nous fournissent de précieux renseignements pour remonter à l'origine des envahissements successifs de la mer sur les rivages. Dans certains endroits des murs sont actuellement baignés par les flots ; dans d'autres, les marées basses découvrent leur ruine. La configuration du golfe était-elle la même qu'aujourd'hui à l'époque romaine, exception faite des empiétements de la mer depuis cette période (1) ? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le ou les cataclysmes qui ont amené les changements que nous constatons sont postérieurs à l'érection des monuments mégalithiques du golfe. En veut-on une preuve frappante. A l'île d'*Er-Lanic*, située près de l'île de *Gavrinis* rendue si célèbre par son remarquable monument, unique au monde, le docteur de Closmadeuc, notre savant collègue de la Société Polymathique, a reconnu un cromlec'h, fort intéressant, dont une moitié est couverte par les hautes marées ; et, à l'extrémité de ce mégalithe, il en a découvert un autre, bien au-delà des limites extrêmes de la mer. Tout le monde peut le voir, comme nous l'avons vu nous-même. Bien plus, on aperçoit certains jours, en passant en bateau, deux menhirs situés à quelque distance de ce dernier cromlec'h. Evidemment ce cromlec'h et ces menhirs n'avaient pas été construits dans l'eau, il faut donc bien admettre un affaissement de 6 à 8 mètres depuis leur érection.

A quoi faut-il attribuer ces changements survenus dans le golfe ? A l'envahissement de la mer ou à l'affaissement des terres ? A un cataclysme violent ou

(1) L'île d'Illur renferme les ruines d'un établissement romain. Peut-être était-elle reliée au continent à cette époque ?

simplement à des oscillations lentes et continues ? Questions difficiles à résoudre et que nous laissons à étudier à de plus autorisés que nous.

Si nous ne parvenons pas, malgré les progrès de la science, à pénétrer les causes très variables de ces phénomènes, nous voyons, à toutes les époques de l'histoire du globe et sur les points les plus éloignés, l'action de forces inconnues et un double mouvement d'exhaussement et d'affaissement dont nous sommes les témoins, comme nos pères l'ont été avant nous.

En ce qui concerne les érosions de la falaise par la mer depuis l'époque romaine, nous n'éprouvons plus les mêmes difficultés. Elles agissent sans relâche. C'est ainsi que nombre de ruines romaines qui autrefois étaient à l'abri des vagues, sont aujourd'hui baignées par l'eau.

‡

LA PRESQU'ILE DE RHUYS. — LE COUVENT DE SAINT-JACQUES.

La presqu'île de Rhuys est par excellence la terre des légendes de toutes sortes et, particulièrement celle des traditions de villes englouties. Ces légendes, transmises d'âge en âge jusqu'à nous, sont, du reste, en partie confirmées par des faits ou par les noms des lieux.

Comme on le sait, la presqu'île n'était jadis qu'une immense forêt. Ainsi le veut la tradition, ainsi le prouve les troncs d'arbres qu'on trouve à marée basse dans la baie du Fogeo, entre le Petit-Mont et le Grand-Mont, à Porh-Vras, en Sarzeau, entre le Beglan et Saint-Jacques, et aussi dans la baie de Banastèr. Autant de preuves à l'appui des dires de la tradition, également à celui de l'envahissement de la mer, causé très probablement par un affaissement du sol, et enfin aux phénomènes d'érosion lente et continue.

A quatre kilomètres, à l'ouest, de Sucinio, la pointe

de Saint-Jacques était jadis le siège d'un couvent de Templiers. Les envahissements de la mer ont tout saccagé. La tour de l'église, toute en pierre de taille de grande dimension, s'élevait au-dessus des flots jusqu'au mois d'avril 1807. Un des pignons s'y voyait encore vers 1850. M. Amédée de Francheville a appris, d'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'il avait fait paître son troupeau sur les rochers qu'on aperçoit bien loin submergés par l'océan. A marée basse, on y recueille des *augets*, des *pernettes* et des *fragments de briques romaines*. Qu'on lise plutôt le passage suivant de M. Amédée de Francheville relatif à la destruction du « couvent de moines rouges » et à l'envahissement de la mer à Saint-Jacques.

« Les rochers qui s'aperçoivent en mer à une assez grande distance faisaient, en 1780, partie de la terre ferme. Des vieillards, qui existaient en 1830, se rappelaient y avoir fait paître leurs troupeaux dans leur enfance. La tour de l'église du couvent, ruine imposante, d'une belle architecture gothique, s'est écroulée dans la mer le 27 avril 1807. Des paysans, pour en avoir les pierres, en avaient sapé les fondements. »

‡

La ville du roi Grallon.

Nous l'avons dit, dans la petite baie de Porh-Vras, on trouve des troncs d'arbres à une certaine distance du rivage ; on ajoute même que le bois est d'ormeau. Plus loin, vers Sucinio, on rencontre d'autres souches dans la mer. Pas de doute possible : une partie du terrain jadis couvert par la forêt de Rhuys a été submergée.

Ici on raconte encore une curieuse légende. « Non seulement, d'après elle, une grande partie de la forêt

a été submergée, mais il existe dans la baie de Sucinio les ruines d'une très grande ville bâtie, cela va sans dire, par le roi Grallon. » Cette légende du roi Grallon qu'on retrouve échelonnée sur les rivages de l'Armorique est très intéressante.

« Or, un jour, des marins d'un grand et beau navire jetèrent l'ancre dans la baie, et voilà que, lorsqu'ils voulurent la retirer, ils rencontrèrent une résistance invincible. Le capitaine, jeune et vaillant, voulut en savoir la cause et plongea lui-même au fond de la mer. O merveille ! l'ancre du navire était accrochée au portail de l'église du roi Grallon. Le capitaine dégagea l'ancre, et le beau navire put livrer ses voiles blanches au vent (1). »

‡

Les terrains engloutis de Penvins.

A Penvins, un grand espace, qui aurait formé le territoire de la paroisse de Saint-Demètre, passe pour avoir été submergé, comme le couvent de Saint-Jacques, à une lieu de là, à l'ouest, comme la ville d'Aïse, comme les forêts du littoral, sans doute quand le Morbihan n'était pas encore ce qu'il est devenu ensuite, quand, par conséquent, le pays de Sarzeau n'avait pas la forme péninsulaire.

Voici, d'ailleurs, le récit que rapporte l'auteur anonyme de la vie manuscrite de saint Gildas.

(1) Adrien Régent, *La Presqu'île de Rhuys*, Histoire-Légendes-Description, p. 346. Vannes, Lafolye frères, 1902. — En lisant l'ouvrage de M. Adrien Régent, (1 vol. in-8°, 446 pages), on parcourra, en sa compagnie et celle de son ami, les sites enchanteurs de la péninsule ; on verra les vieux manoirs, les antiques chapelles et le château ducal de Sucinio. Enfin on entendra des traits historiques et de curieuses légendes. En somme un livre écrit pour tous où les savants cueilleront *passim* des faits intéressants.

« Au VI^e siècle, il y avait, sur la presqu'île de Rhuys et entre le village actuel de Penvins et le rivage de l'Océan, un vaste étang recevant les eaux de la mer par une étroite embouchure et dans lequel stationnaient, toujours à flot, des navires de pirates, qui dépouillaient les passants et pillaient les villages des environs. Habiles marins, ces voleurs étaient insaisissables ; car, dès qu'on voulait les poursuivre jusque dans leurs navires, ils levaient les ancres et gagnaient le large. Ruinés par eux et ne pouvant s'en défaire, les habitants du pays eurent recours à saint Gildas. Il eut pitié d'eux, se rendit à l'entrée du lac et pria Dieu de combler et de fermer cette embouchure. Aussitôt la mer, en bouillonnant, jeta là un si énorme banc de sable qu'il fit échouer les navires des pirates. Abandonnant leurs barques, ces larrons s'éloignèrent, sans pouvoir revenir au même lieu ; car la mer ne reprit, que des siècles plus tard, le sable qu'elle y avait déposé. »

L'abbé Luco, auquel nous empruntons le passage ci-dessus, continue.

« Lorsque le moine anonyme de Rhuys écrivait la vie de saint Gildas, au XI^e siècle, ce banc de sable obstruait encore l'embouchure de l'étang. Une chapelle, dédiée à saint Démétrius, s'élevait sur le rivage et non loin du village qui portait le même nom. Les habitants du lieu et des environs formaient ce que le moine de Rhuys appelle *Plebs sancti Demetrii*, le peuple de saint Démétrius, auquel, sans fondement peut-être, Albert de Morlaix, dans sa vie de saint Gildas, attribue le titre de paroisse. Au milieu du XVII^e siècle, la chapelle de saint Démétrius avait disparu, grâce aux envahissements de la mer, et avait été remplacée par une autre, élevée aussi sur la côte, dédiée à Notre-Dame-de-Penvins. Comme la chapelle avait changé de vocable, le village changea aussi de nom et prit celui

de Penvins. Quant à l'étang, il n'existait plus à cette époque. Mais il est encore mentionné longtemps après la construction du château de Sucinio. Les tenanciers des terres environnantes font, pendant des siècles, aux ducs de Bretagne résidant au château, aveux pour les terres susdites « *d'un bout joignant au vieux étang* (1) ».

Après avoir rongé les terres de chaque côté et formé deux pointes, l'une du côté de Pénerf et l'autre du côté de Penvins, la mer finit par emporter le banc de sable et envahit l'étang tout entier.

De ce jour fut formé la baie actuelle de Banastèr. L'existence du grand étang n'est pas douteux. L'auteur du manuscrit de la bibliothèque nationale visita les lieux en 1666, et dit que, « aux grandes marées, époque à laquelle la mer perd davantage, la plage montrait une excavation d'une certaine étendue qu'on nommait encore le *vieux étang* ». Au temps de saint Gildas, il était, dit l'auteur qui vient d'être cité, « *sur le bord du détroit de mer qui est entre l'île de Rhuys et l'abbaye de Prières* ». Alors, comme on le voit, les pointes de Pénerf et de Penvins étaient loin d'être à la distance qui les sépare aujourd'hui.

Une chaîne de rochers court de la première pointe à celle de Penvins, coupée seulement par trois chenaux. Près de la pointe de Diben, on rencontre le village du Len (étang). A remarquer qu'aux environs il n'y a trace d'aucun autre étang. Aux grandes marées, la plage se découvre à une grande distance, et, pour trouver beaucoup de fond, il faut aller à quelques milles. Ce qui indique que la terre a pu s'avancer autrefois au large.

Enfin, M. Guyot-Jomard, recherchant l'origine du nom de Rhuys, attribué au canton de Sarzeau, signale

(1) Abbé Luco, *Histoire de Saint-Gildas de Rhuys*, p. 86, 87 et 88. Vannes, Galles, 1869.

à l'extrémité méridionale du territoire, au sud de Penvins, près d'une presqu'île très restreinte aujourd'hui, une plature rocheuse dite l'*Isle*, et en deçà, couché sur une autre plature, un menhir d'une longueur de six mètres nommé *Rohwis*. Il devait être, suivant la tradition, à l'entrée d'un goulet conduisant à une vaste crique dite le *Goh-lenn*, aujourd'hui comblée au trois quarts.

M. Guyot pense que ce sont là les derniers vestiges de l'île de *Rowis*, aujourd'hui sous les flots, et qui aurait ainsi laissé son nom à la région plus élevée de Sarzeau.

« Ce qui paraît plus certain, ajoute-t-il, et plus capable de constater l'existence de l'île de Rowis, c'est la présence, à deux kilomètres dans l'intérieur, d'un couvent dit de Saint-Pabu, ou de Coët-Lann, lequel, au début du XI^e^ siècle, aurait été transféré, avec tout son matériel, au lieu dit de *Loglenec*, village de Ker-va-Huet, où se voit aujourd'hui l'église du Tour-du-Parc (1). »

‡

Quoi qu'il en soit les envahissements de la mer sont frappants à Penvins. La légende est là d'accord avec l'histoire. Nous n'ajouterons rien à ces traditions ainsi qu'aux réflexions qu'elles ont suggéré à nos devanciers. Personne ne peut nier les cataclysmes qui ont changé la configuration de nos rivages. Quant à la date et à la cause, nous ne croyons pas possible de l'établir encore sérieusement. La mer est une grande mystérieuse. Nous avons vu ses ravages à Quiberon, dans le golfe du Morbihan, à Saint-Jacques, à Penvins, dans la baie de Banastèr, à la pointe de Pénerf. Nous savons

(1) *Bull. Soc. Polym.* Procès-verbal, septembre 1892.

les légendes de la ville d'Aïse, des châteaux de Castel-Ruiz et de Castel-Loperrec et celle de la ville du roi Grallon, engloutie au fond de la baie de Sucinio. On ne peut donc nier que partout sur ces rivages la tradition ne soit d'accord avec l'histoire.

Et si, constatant l'existence de tels changements survenus dans notre région, on se reporte aux légendes classiques et à la disparition de l'Atlantide, on se demande si réellement ce dernier continent est une fiction et s'il n'a pas existé sur la carte du monde.

‡

Parmi les légendes des terres disparues, il n'en est aucune qui ait plus frappé l'imagination des peuples que l'existence de l'Atlantide, ce continent mystérieux qui rapprochait l'Europe de l'Amérique.

C'est, nous dira-t-on peut-être, bien nous éloigner de notre terre bretonne que de nous occuper de ce continent problématique ! Pas tant que cela, répondrons-nous ; car, son importance est considérable pour expliquer les premiers rapports entre le nouveau monde et l'ancien, entre notre vieille Armorique et des peuples dont les restes attestent une civilisation presque homogène, vraiment remarquable.

Une tradition égyptienne recueillie par Solon, le législateur des Athéniens, et conservée par Platon, qui en parle dans deux de ses dialogues, le *Timée* et le *Critias*, racontait que l'Atlantide était une terre plus vaste que l'Asie et la Libye réunies, qu'elle était le domaine d'une nation puissante et riche ; que cette nation avait étendu ses conquêtes sur une grande partie de l'Europe et de l'Afrique, et que les envahisseurs furent exterminés à la suite d'une bataille qui eut lieu dans les environs d'Athènes.

Un jour les prêtres de Saïs l'avaient raconté à Solon qui en fit un poème, et c'est à ce poème que Platon l'a emprunté (1).

Dans le *Timée*, il en donne un résumé, très court mais complet. Dans le *Critias*, il le reproduisait tout entier. Malheureusement ce second ouvrage a été mutilé par le temps. Il a de longs détails sur l'origine des Atlantes, l'organisation de leur empire, la richesse de leur pays, et la splendeur de leur capitale ; mais la narration s'arrête avant d'arriver aux conquêtes et à la ruine de ce peuple.

« Jadis, disait le prêtre de Saïs à Solon, votre cité brisa une puissance orgueilleuse qui avait envahi en même temps l'Europe entière et l'Asie. Elle était sortie de la mer Atlantique, car cette mer était alors navigable. *Il y avait une île* en face du détroit auquel vous donnez le nom de colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Elle avait un passage que prenaient ceux qui se rendaient aux *autres îles*, et, de ces *dernières terres*, on atteignait *tout un continent* qui était en face, le long de l'Océan ; car, tout ce qui est en dedans du détroit dont nous parlons ressemble à un lac ayant une ouverture étroite, et, véritablement, on pourrait bien dire que cette mer, avec la terre qui l'entoure, constitue un continent unique (2). »

Ce passage où le *Timée* indique la position de l'Atlantide est une magnifique description géographique qui malheureusement restera toujours obscure.

Enfin, toujours d'après la légende égyptienne, les forfaits des Atlantes provoquèrent le courroux des dieux ; l'éruption soudaine d'un volcan et un tremblement de terre anéantirent leurs cités ; puis un déluge, tel que

(1) PLATON, 199, l. 45, etc. — Edition Didot.
(2) PLATON, 202, l. 3, etc.

les hommes n'en virent jamais, fit disparaître en une nuit cette terre dont la tradition nous a conservé le nom, et dont, peut-être, les Canaries, les Açores, les îles du Cap-Vert et Madère restent les muets témoins.

Tel est, en substance, le récit que firent à Solon les prêtres de Saïs, en ajoutant que ces événements avaient eu lieu neuf mille ans avant sa venue en Égypte.

‡

Imagination pure ou légende merveilleuse des Atlantes, Solon, Platon, Théopompe et bien d'autres écrivains ont inventé ou reproduit les fantastiques récits que tout le monde connaît. Cependant au-delà de l'océan Atlantique, nous trouvons, chez des peuples bien divers, une tradition constante de cataclysmes, de déluges, d'éruptions volcaniques qui auraient amené la destruction de régions immenses, de continents entiers. Ces traditions peuvent être exagérées, on ne peut guère admettre qu'elles ne reposent que sur des faits imaginaires.

Ces témoignages concordants, tout vagues et obscurs qu'ils restent encore, sont évidemment importants (1).

‡

Enfin, si nous comparons la faune et la flore américaines avec celle de l'ancien continent, au moment de la découverte de l'Amérique, nous verrons que la séparation dans tous les règnes était complète. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Les découvertes récentes ont fait voir la ressemblance de différents mastodontes quaternaires et, tout particulièrement, entre un éléphant qui

(1) Marquis DE NADAILLAC, *L'Amérique préhistorique*, ch. IX et X, *passim*; BRASSEUR DE BOURBOURG, *Le Popol-Vuh, le livre sacré et les mythes de l'Ant. Américaine*, ch. III.

vivait en Amérique, au début des temps quaternaires, et l'*Elephas primigenius*, dont on a recueilli les ossements dans toute l'Europe (1).

« Si on réfléchit, dit M. Gaudry, le savant paléontologiste, qu'à côté de ces affinités de proboscidiens, des affinités non moins grandes ont existé entre les bisons, les ovibos, les rennes, les cerfs de l'Amérique du Nord et leurs congénères européens, on est bien disposé à croire qu'il y a eu autrefois une communication entre l'ancien et le nouveau continent (2). »

Enfin, si nous remontons l'échelle des temps, nous verrons la faune tertiaire européenne et même asiatique se rapprocher singulièrement de la faune tertiaire (éocène) du Nouveau-Monde (3).

L'observation de la flore fossile a permis de constater les mêmes analogies entre les végétaux tertiaires de l'Europe et ceux de l'Amérique (4).

Il paraît, en effet, assez difficile au point de vue purement géologique, d'expliquer autrement que par l'existence d'un vaste continent situé au nord-ouest de l'Espagne la formation des immenses dépôts lacustres, remontant à l'époque tertiaire, qu'on a constatés sur trois points différents de la péninsule ibérique ; ces dépôts, qui couvrent près de 14,000 kilomètres carrés, et dont la puissance dépasse souvent 100 mètres, ne sauraient être l'œuvre des fleuves qui traversent l'Espagne de l'est à l'ouest et dont le cours est trop limité. Nos géologues voient donc dans ces énormes masses alluviales le produit de grands cours d'eau coulant du

(1) Dr Georges Hervé, *Cours d'ethnologie professé à l'École d'anthropologie de Paris*, 1893-1897 ; Gaudry, *Bul. soc. Géol.*, t. I. 3e série. Paris, 1875

(2) Gaudry, *op. cit.*

(3) Dr Georges Hervé, *op. cit.*

(4) Dr Georges Hervé, *op. laud.* ; Marquis de Saporta, *Ass. Franc.*, Montpellier, 1879 ; Gaffarel, *Revue de Géogr.*, 1880.

nord-ouest au sud-est et appartenant à de vastes étendues qui se seraient affaissées depuis sous les flots de l'Océan (1).

Est-ce plus au nord qu'il faut rechercher l'Atlantide ou, au contraire, ses limites étaient-elles reculées vers le sud, ce qui nous semblerait plus probable et surtout plus en rapport avec la tradition? Toutes les hypothèses sont admissibles. Restent les documents historiques, les faits géologiques et zoologiques qui paraissent donner raison à la légende et prouvent l'existence de vastes terres disparues, soit par un cataclysme brusque et effroyable dont l'histoire moderne n'offre pas d'exemple, soit plutôt par un affaissement lent et continu, que la géologie permet d'affirmer dans le passé et qui s'accomplit sous nos yeux sur tant de points différents.

‡

Enfin, sans parler de la linguistique dont certains auteurs font ressortir l'affinité entre les primitifs idiomes européens et américains (2), les légendes qui concernent Bouddha, Odin ou Vôtan, présentent des analogies qu'il est difficile d'attribuer au seul hasard. Les usages, les rites funéraires, souvent si différents dans la même région, se retrouvent avec ces mêmes différences en Amérique. Partout aussi, dans les tumulus, les cairns, les chambres sépulcrales, on dépose auprès du mort des armes, des outils, des vases, des vivres pour l'aider dans la vie nouvelle que ces hommes, si divers par leur origine, attendaient avec la même confiance.

(1) Charles Tissot, *Explorations scientifiques de la Tunisie. — Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.* — Paris, Imp. Nationale, 1884, I, 667.

(2) Bladé, *Etudes sur l'origine des Basques;* de Charencey, *Des Affinités de la langue Basque avec les idiomes du Nouveau-Monde.* — Caen, 1867.

On a découvert en Amérique des cylindres de pierre semblables à ceux de Babylone et de Persépolis. Certains temples de l'Amérique centrale rappellent, par les détails de leur architecture, des vieux monuments de l'Égypte ; en 1862, il avait été trouvé auprès de Tuxtla (province de Vera-Crux) une statue en granit de près de 2 mètres de hauteur, dont le type éthiopien est parfaitement reconnaissable (1).

Il serait facile de multiplier d'autres exemples non moins affirmatifs sur les relations américano-européennes et même asiatiques ; tels que la similitude de la céramique péruvienne avec la collection égyptienne du musée du Louvre ; les bas-reliefs de Palenque, ceux de la *Casa de Monjas* à Uxmal qui font souvenir des images de Bouddha, pour n'en citer que quelques-uns (2).

Des pointes de flèche, des idoles, des haches polies en néphrite, en jadéïte, ont été recueillies au Yucatan et au Mexique ; aucun gisement de ces roches n'est connu en Amérique. On a trouvé dans le New-Jersey un marteau en pierre portant le *swastika*, ce signe mystérieux des Aryas. Des trompes d'éléphants figurent, comme motif d'ornementation, sur plusieurs des anciens monuments de l'Amérique (3). Où ces hommes avaient-ils pris connaissance de ce *swastika*, où avaient-ils connu l'éléphant, qui depuis les temps quaternaires n'avait pas vécu sur le continent américain ?

Toutes ces preuves semblent évidentes et témoignent des rapports nombreux qui ont existé entre le nouveau monde et les anciens continents, ainsi que des migrations successives qui ont peuplé l'Amérique ou qui ont du moins apporté de profondes modifications chez ses populations primitives.

(1) Marquis DE NADAILLAC, *L'Amérique préhistorique*, ch. X, *passim*.
(2) *Ibid.*
(3) Marquis DE NADAILLAC, *op. laud.*

‡

Il paraît certain que les émigrants n'ont pu venir que de l'Asie ou de l'Afrique ; examinons la route qu'ils ont dû suivre.

Ces migrations, quelques difficiles qu'elles paraissent, étaient possibles ; l'histoire nous les montre à toutes les époques. Nous ne les rappellerons pas ; qu'il nous suffise de dire que les mêmes faits ont dû amener en Amérique les mêmes résultats.

Etant données les limites actuelles des terres et des mers, il paraît peu probable qu'aucun peuple ancien eût été capable de franchir l'Océan. Seuls, des aventuriers, partis de notre continent, ont pu aborder sur les côtes de l'Amérique ; mais, ils n'ont pu modifier profondément la population primitive. L'hypothèse de la voie de terre semble plus vraisemblable et c'est ainsi qu'on expliquerait l'arrivée des Asiatiques dans le nouveau monde. Il serait même possible de voir sur la carte les étapes de leur migration.

Les Polynésiens ont pu aussi aborder sur les côtes de l'Amérique ; mais, s'ils ont contribué au peuplement du Nouveau-Monde, leur civilisation très rudimentaire ne peut avoir été l'origine de celle rencontrée au Mexique et au Pérou.

Tout en acceptant l'arrivée des Asiatiques et des Polynésiens en Amérique, et l'influence des premiers sur la civilisation tant matérielle que religieuse des nations les plus civilisées du Nouveau-Monde, nous ne pourrons expliquer ainsi les rapports, témoignés par les découvertes, entre les Égyptiens ou les Phéniciens et les premiers Américains(1). Ni les Égyptiens, ni les Ibères n'ont

(1) Il y a aussi les analogies que certains linguistes croient découvrir entre *l'eskuara* (basque) et les nombreux idiomes de l'Amérique du Nord et du Sud.

traversé tout le continent asiatique pour gagner le détroit de Behring ; il faut donc qu'une autre route ait été possible, et l'Atlantide semble seule pouvoir justifier cette hypothèse, et ce seraient les Atlantes qui auraient été les premiers habitants du sol américain.

Les Atlantes ont vraisemblablement fourni des rejetons nombreux.

« Ce que les *Ibères* ou les *Etrusques* ont accompli en Europe, d'autres rameaux, issus également de cette race féconde, ont pu le faire dans le Nouveau-Monde. Ni les uns ni les autres ne connaissaient les animaux domestiques ; les Aryas, leurs successeurs et peut-être leurs vainqueurs, les ont amenés en Europe du fond de l'Asie. Ces animaux sont restés inconnus en Amérique, où les peuples issus des Atlantes ont été plus lentement et moins profondément modifiés par le contact de la civilisation aryenne (1). »

Si nous cherchons les traces des premières migrations des Aryas, nous les voyons partir du fond de l'Asie envahir successivement l'Inde, la Perse, les différentes régions de l'Europe ; mais des races nombreuses, des peuples entiers restent étrangers, non seulement aux Aryas, mais aussi à toutes les filiations que l'on a prétendu établir. Les Égyptiens se disaient autochthones, créés par le dieu Horus sur la terre même qu'ils habitaient. S'ils avaient été d'origine asiatique, comment le cheval, qui ne paraît que sous la XVIII^e^ dynastie, le chameau, importé vers le IV^e^ ou le III^e^ siècle avant notre ère, leur seraient-ils restés si longtemps inconnus ? D'où pouvait sortir cette population de plusieurs millions d'habitants, isolés dans la vallée du Nil, sans lien avec les populations voisines ? La même question se pose pour les Berbères, les Ibères, les Étrusques, également étrangers à la souche aryenne et dont l'anthro-

(1) Marquis de Nadaillac, *op. laud.*

pologie relève chaque jour les caractères communs (1). « Dans toute la région Atlantique, dit le docteur Lagneau, dans les Canaries, dans la Mauritanie, si différente sous le rapport zoologique du reste de l'Afrique, dont elle était séparée par la mer du Sahara, il se trouve une race identique ; à cette race se rattachent les Kabyles, les Corses, de nombreux habitants de l'antique Bétique et de la Lusitanie, certains Basques du Guipuzcoa, les Troglodytes, dont les ossements ont été recueillis à Sordes, à Cro-Magnon, à Gibraltar, à la caverne de l'Homme-Mort. Tous ces peuples ne sont-ils pas sortis d'une souche commune ? et ne doit-on pas chercher chez les Atlantes leur berceau, dans l'Atlantide leur point de départ ? (2) »

‡

Enfin de nombreux savants, dans tous les pays, ont écrit : les uns, que l'Atlantide n'avait pas pu dépasser la période tertiaire ; les autres, qu'elle avait pu atteindre la période quaternaire, mais sans déterminer d'une manière précise les temps de la disparition.

Parmi les géologues, M. de Lapparent estime que « la fin du pliocène et la majeure partie du pléistocène ont été marquées par une suite d'effondrements, dont le résultat définitif a été d'ouvrir entre l'Europe et l'Amérique la fosse de l'Atlantique septentrional (3). »

A propos de la révolution souterraine dont souffrent les Antilles et l'Amérique centrale, nous lisions dans un journal le passage suivant d'une déclaration du même savant géologue :

(1) Marquis DE NADAILLAC, *op. laud.*, ch. X.

(2) Dr LAGNEAU, *Revue d'Anthrop.*, 1880, p. 464.

(3) DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, 3e édit., p. 1392. Paris, Masson, 1893.

« La grande dépression de la Méditerranée sépara aux âges géologiques l'Europe de l'Asie, elle creusa la mer Rouge et forma l'immense fossé de l'océan Indien. Cette action destructive s'est poursuivie autour du globe, elle semble s'attaquer aujourd'hui aux Antilles, pour y creuser une mer nouvelle symétrique des océans de l'autre hémisphère.

« Les Antilles seraient donc appelées à disparaître. Ne seraient-elles pas d'ailleurs les derniers vestiges de ce *continent disparu*, dont les légendes humaines nous ont conservé le souvenir sous le nom d'Atlantide ? »

Cette réflexion du grand géologue n'est pas sans valeur. Quant à l'époque de la disparition de l'Atlantide, la confusion, on le voit, est complète. Quoi qu'il en soit, malgré la concordance des témoignages empruntés à la tradition, à l'histoire, à la géologie, à la zoologie et aussi à certains faits, ne considérant l'Atlantide que comme une terre hypothétique, nous pouvons au moins admettre que sa dernière partie soit restée soudée à la péninsule ibérique jusqu'aux temps protohistoriques. Et, du reste, comme preuve, nous pouvons bien dire que la destruction de l'Atlantide n'est pas encore achevée, pour ainsi dire, car elle continue — nous l'avons démontré plus haut — sur nos rives océaniennes à raison de quinze hectares environ par an.

‡

La question de l'Atlantide est, on l'a vu, très complexe ; elle présente en même temps de grands problèmes de géographie, d'histoire et de géologie ; loin d'être résolue, elle restera encore très problématique. La tradition historique reste toutefois, quelles que soient les hypothèses émises, absolument intacte : une nation puissante et riche a existé, les anciens l'appe-

laient l'Atlantide, et les Atlantes avaient étendu leurs conquêtes sur une grande partie de l'Europe et de l'Afrique (1) ; ils furent exterminés à la suite d'une bataille qui eut lieu dans les environs d'Athènes, et d'un cataclysme effroyable (2). Nous bornant donc à examiner la question de l'Atlantide au seul point de vue des traditions historiques, nous verrons qu'elle n'est pas tant que cela en contradiction avec la légende et les hypothèses scientifiques dont nous avons parlé.

M. d'Arbois de Jubainville, dans sa savante étude : *Les Premiers Habitants de l'Europe*, écarte, lui, la question géographique ; il se contente de remarquer que l'Atlantide pourrait bien être l'Atlas.

Dans tous les cas, l'Atlas a sûrement été rattaché à l'Atlantide et à ce seul point de vue il mérite l'attention. En effet, les terres de l'Atlas ne sont pas seulement riches en souvenirs consignés dans les livres, elles sont de plus parsemées de monuments dont la sé-

(1) L'histoire de cette conquête est résumée dans le *Timée*, à la suite du passage où le prêtre égyptien décrit l'univers avec ses deux groupes de terres :

« Dans l'île Atlantide, continue-t-il, s'était formé un Etat considérable et merveilleux, dirigé par des rois, qui s'était étendu à l'île entière, ainsi qu'à d'autres îles nombreuses. Outre cela, ces rois commandaient aux terres de la Libye jusqu'à l'Egypte, et à celles de l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Ensuite cette puissance, concentrée en un seul faisceau, entreprit une guerre pour soumettre votre pays et le nôtre, tous ceux qui sont en deçà du détroit. »

(2) « A la fin, disait le prêtre de Saïs, il y eut de grands tremblements de terre et des inondations ; en un jour et en une nuit terribles, toute votre armée fut engloutie, à la fois dans la terre, et, en même temps, l'île Atlantide disparaissait dans les eaux. Depuis ce jour, et actuellement encore, la mer qui s'est formée à la place de l'île engloutie, est inaccessible et infranchissable à cause de la vase et des bas fonds qui en barrent le passage. » L'emplacement de l'Atlantide, comme Platon le rappelle dans le *Critias*, « est devenu un champ boueux infranchissable, dans lequel ceux qui veulent gagner l'Océan Universel, τὸ πᾶν πέλαγος, sont arrêtés par une barrière. » PLATON, 251, l. 53.

rie remonte aux âges les plus reculés. Les dolmens s'y montrent, plus nombreux que dans l'Armorique (1). C'est là que vient aboutir la longue traînée de ces monuments mégalithiques dont l'autre extrémité se trouve dans les Indes. Les tumulus y marquent les traces d'une seconde époque également mystérieuse ; mais ces tertres funéraires, qui forment de longues lignes à travers l'ancien monde, ne s'arrêtent pas à l'Océan ; ils le franchissent, — nous l'avons vu, — pour reparaître sur les terres américaines. Chaque jour, à mesure que l'on interroge de plus près cette région, on y découvre des vestiges plus nombreux du passé. Ces trésors sont d'autant plus riches que cette terre a été fermée plus longtemps aux recherches.

A côté des monuments des premiers âges, on en rencontre d'autres qui rappellent une civilisation plus élevée (2). Sur le versant méridional de la chaîne africaine, qui paraît particulièrement riche en souvenirs de cette seconde époque, des parois rocheuses sont couvertes d'inscriptions gravées au trait, qui représentent des hommes et des animaux. D'autres inscriptions, qui semblent avoir la même origine, ont été retrouvées sur les roches des Canaries : ces îles étaient donc reliées à l'Atlas. Ailleurs, dans les solitudes inhospitalières du Sahara algérien, la pioche des explorateurs découvre des villes qui se cachent sous le sable.

‡

La question devient donc extrêmement intéressante quand on examine les anciens monuments de l'Atlas. Une des deux races que les historiens numides signa-

(1) James Fergusson, *Les Monuments mégalithiques de tous pays*, p. 417 ; Tchihatchef, *Espagne, Algérie, et Tunisie*, p. 147.

(2) Flamand, *Les Pierres écrites du nord de l'Afrique* ; Dr Capitan, *Les Pierres écrites*. (Revue de l'École d'Anthropologie, 1902, p. 168.)

laient comme ayant occupé primitivement cette contrée, devait nécessairement comprendre les hommes des dolmens. Ces hommes avaient été trop nombreux et ils avaient vécu trop longtemps dans le pays pour que l'on pût les oublier. A l'époque où les historiens consultés par Salluste écrivaient leurs livres, au IIe siècle avant notre ère, cette population existait probablement encore. C'est dans l'Atlas qu'elle s'est maintenue le plus longtemps. Or il n'est pas nécessaire de chercher longuement pour savoir si les hommes des dolmens appartiennent à la race des Libyens ou à celle des Gétules. Leurs monuments nous montrent qu'ils sont arrivés de l'Occident, qu'ils ont occupé l'Atlas presque tout entier et qu'ils ont fini par disparaître devant l'invasion d'un peuple puissant. Ils appartiennent donc à cette race occidentale des Atlantes-Libyens ou *Lebou* (1).

Il est certain que les Atlantes, les Libyens et les Ibères appartiennent à la même race. Ces résultats restent établis pour la science (2).

‡

L'influence des Atlantes, qui s'est étendue sur l'Amérique et sur l'Europe Occidentale, arriva aussi jusqu'à l'Orient. A cause de leur réputation de savoir, on leur emprunta non seulement des connaissances scientifiques, mais aussi des croyances religieuses. Comme la plupart des pays qui ont eu des centres d'études dans l'antiquité et qui ont joué un grand rôle politique, l'Atlantide a eu également son école religieuse dont l'influence a été considérable. Si l'on accepte les traditions

(1) Les deux noms Atlantes et Libyens, constamment confondus dans les auteurs, désignent évidemment le même peuple.

(2) D'Arbois de Jubainville, *Les Premiers Habitants de l'Europe*, p. 15, 28 et 29.

recueillies par Diodore (1), cette école a donné une théogonie complète. C'est une théorie naturaliste en partie, qui place à l'origine des choses Ouranos et Titea surnommée Gaïa, c'est-à-dire le ciel et la terre, et qui leur donne pour fils ou petit-fils les Titans, ainsi que Hélios et Séléné, le soleil et la lune. Mais ces traditions, qui avaient été défigurées par les âges, ne représentent pas les croyances primitives de la race libyenne ; pour apprécier ces croyances, il faut remonter à l'époque où les Atlantes communiquaient aux habitants de la Grèce et aux Égyptiens le culte d'Athènè. Ce fut la reine Tii, d'origine libyenne, qui, dit-on, apporta ce culte dans la vallée du Nil (2). Cette divinité, dite d'Aten, qu'on ne peut pas reconnaître avec Athènè, était représentée par le disque solaire. Le nom d'Aten, à l'époque de Tii, désignait encore le Dieu unique et sans rival. Le fait prouve que les Atlantes avaient conservé plus intactes les croyances des premiers hommes, particulièrement la croyance en Dieu. C'est un trait qui leur est commun avec la plupart des anciens peuples de l'Europe occidentale.

Ce qui précède est d'autant plus intéressant pour identifier nos hommes des dolmens qu'on a retrouvé sur quelques anciens vestiges la représentation du disque solaire.

‡

Voici, de plus, un extrait des comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions qui semble indiquer cette unité de civilisation.

« Dans la séance du 11 novembre 1892, M. Salomon Reinach développe quelques considérations au sujet des légendes qui s'attachent aux monuments mégalithiques. Il pense que ces légendes sont empruntées à celles qui

(1) Diodore, III, 56.

(2) Lenormant, *Hist. ancienne de l'Orient*, II, p. 209 et 211.

formaient la mythologie *pélasgique*, antérieurement à la construction du Panthéon grec. Or, il se trouve précisément que la civilisation matérielle de la Gaule, à l'époque *mégalithique*, ressemble beaucoup à celle de la Grèce pélasgique. De part et d'autre, nous voyons de grandes constructions en blocs énormes, des poignards triangulaires d'un type particulier, les vases ornés d'incisions, remplis avec une substance blanche. La décoration peinte de certains vases découverts à Mycènes rappelle singulièrement les demi-cercles concentriques gravés sur le granit du dolmen de *Gavrinis* ou sur un vase du même style récemment exhumé d'un dolmen près de Quiberon. Il est donc permis de croire, ajoute M. Reinach, que, plusieurs dizaines de siècles antérieurement à la grande unité réalisée par la conquête romaine, il a existé une autre unité dont la cause restera toujours inconnue. »

L'explication la plus plausible qu'on puisse en offrir, c'est d'admettre que le courant de civilisation dit *pélasgique* s'est porté d'Occident en Orient, au lieu de suivre, comme on l'a généralement pensé, la direction contraire, et que cette unité mystérieuse est peut-être l'œuvre des Atlantes.

‡

Les *géants* de la mythologie historique qui soulevaient de grands quartiers de roches, qui roulaient les montagnes et qui les entassaient pour en faire des remparts ou des chaussées, ce sont les robustes constructeurs qui ont élevé les monuments mégalithiques, les mineurs qui ont percé les montagnes pour en arracher les métaux. Les hommes des générations suivantes qui ont vu leurs œuvres, ont appelé ces travailleurs des *géants* pour exprimer l'admiration que ces œuvres leurs inspiraient.

Nos pays de l'Occident ont connu ces géants comme la Grèce. Cependant les légendes occidentales racontent aussi que les grandes roches des dolmens et des menhirs ont été mises en place par des nains d'une habilité merveilleuse. Les deux traditions sont d'accord dans le fond et sont vraies toutes les deux : l'une rappelle la force physique des anciens travailleurs, l'autre fait allusion à leur force intellectuelle. Dans tous les cas leur taille n'est probablement aucunement en cause.

‡

En résumé, les oscillations du globe permettent d'accepter l'hypothèse d'un continent disparu (1). Les faits géologiques et zoologiques paraissent l'imposer ; les traditions historiques la révèlent ; cette hypothèse semble seule expliquer le peuplement du Nouveau Monde, et aussi l'unité merveilleuse d'une civilisation dont l'origine occidentale est aujourd'hui acceptée. Toutefois, il faut bien avouer que l'existence de l'Atlantide est loin d'être définitivement prouvée. Les découvertes ultérieures de la science permettront peut-être de pénétrer les secrets que l'Océan garde jalousement au fond de ses eaux profondes. Là est sans doute enfouie la clef du mystère de la civilisation mégalithique.

Notre globe, malgré son ancienneté, n'est pas encore stable. Les statistiques montrent qu'il n'y a pas un jour sans tremblement de terre, ici ou là. Quelles que soient les causes de ces phénomènes, elles agissent sans relâche ; et ces actions incessantes, quelque infimes

(1) Il n'est plus permis, du reste, de douter que des tremblements de terre, furieux agents de dislocation, ont été en grande partie la cause d'effondrements tel que celui de l'Atlantide. Nous en avons maintenant la preuve en voyant ce qui se passe aux Antilles,

qu'elles puissent être en elles-mêmes, produisent par leur durée des résultats considérables (1).

Les oscillations, dont nous avons parlé, n'avaient pas une moindre importance; elles étaient connues de toute l'antiquité, et Ovide mettait dans la bouche de Pythagore ces remarquables paroles :

.... Vidi factas ex æquore terras;
Et procul a pelago conchæ jacere marinæ.

« J'ai vu ce qui était un terrain solide devenir une mer ; j'ai vu des terres sortir du sein des flots... Si vous cherchez dans l'Achaïe Hélice ou Buris, vous les trouverez submergées ; le nautonier montre encore sous les ondes leurs murs inclinés. »

(1) Deux tremblements de terre à ajouter à la liste des mouvements sismiques en Bretagne que nous avons dressée plus haut. — En 1798, croit-on, un tremblement de terre jeta par terre le *donjon de Rieux*. C'est un souvenir recueilli à Redon entre 1855 et 1860 par notre érudit confrère M. Trévédy, qui a eu l'obligeance de nous le transmettre. — Dans la nuit du 4 au 5 décembre 1902, à une heure du matin, un tremblement de terre s'est produit à *Auray* (Morbihan) sans occasionner d'accident. Le même phénomène s'est fait sentir à *Belle-Ile-en-Mer*. Tous les journaux en ont parlé.

Vannes. — Imprimerie Lafolye frères.